

## XV - Départ.

Nous gagnons dans la soirée les bois au sud de Mont-Sous-Vaudrey où nous devons embarquer. Il pleut maintenant <sup>à torrents</sup> / <sup>de quelques minutes</sup> / Les bords des bois regorgent d'eau, les feuillages humides sont aspergés au moindre souffle de vent. Après deux heures d'attente nous sommes mouillés comme des rats, d'autant qu'ignorant la durée du stationnement nous ne pouvons défaire les sacs et sortir les providentielles toiles de tente. La nuit vient, calme, et la pluie cesse. La deuxième bataillon embarque vers minuit. La comédie de l'embarquement des "mièles" a commencé. Pour comble de malheur un wagon veut s'écraser contre celui <sup>où est embarqué</sup> / ~~qui~~ / qui le cheval du commandant. Il y a des pattes brisées et des animaux plus ou moins blessés. ~~ou~~ Au tout les conjonctures indiquent comme fatal un tel signe au départ, cela passe de bouche à oreille dans le train. Vers le petit jour le train s'éclaircit. Les autres bataillons sont-ils en avant ? sont-ils en arrière ? nous n'en savons rien. Pour fuir nous allons doux ! doux ! doux ! et pour franchir les 17 kms qui séparent Mont-Sous-Vaudrey de Dôle nous mettons toute la matinée, mais à midi on a dû décider de notre sort parce que la vitesse s'accroît, nous lâchons les gares,

nous arrivons vers Paris vers la fin de la journée.  
Les populations de l'Île-de-France, si farouchement  
patriotes et dans les un les cocardes, nous acclament  
alléluia au passage. Nous roulons toujours, aussi  
vite que le permet le changement du train; la nuit  
tombe et nous laissons Paris <sup>au</sup> derrière nous. Le petit jour  
nous trouve vers Villers-Cotterêts. C'est la guerre!

Des traces récentes de bombardements aériens montrent  
les vitres détruites, les poteaux arrachés, d'énormes  
entassements - pour l'époque! - sur le bord de la voie.  
Et les bruits circulent à nouveau: un employé de la  
gare signalait le passage des ~~trains~~ <sup>convoyés</sup> militaires  
aux allemands. Je dis bien "les bruits". Nous  
n'avons du être signalés par personne parce que  
nous voilà <sup>arrivés</sup> ~~gares~~ <sup>beau</sup> ~~sur place~~ milieu de l'achèvement  
des voies de la gare de Soissons, et avec en plus,  
un vol épais de bombardiers à croix noire au-dessus.  
Personne ne monte, le bout du nez aux portières,  
et nous en sommes quittes pour ce serrement de  
cœur caractéristique lors qu'on attend une chose  
désagréable qui n'arrive jamais. Nous virons ensuite  
vers <sup>en</sup> ~~ouest~~ et à une dizaine de kms, à Coy-Sermoise  
nous débarquons. À quelques kms <sup>au nord</sup> ~~au~~ <sup>au-dessus</sup> du  
chemin des Dames, de la vallée de l'Arise, les vols

de bombardiers se succèdent. Les ordres sont très  
brefs. Chaque chef de section gagne sa section et :

- Survivez moi !

Nous éjectons à cinq cents mètres au Nord de la  
gare avec nos sections de fusiliers - Voligeurs ;  
colonne par un. Nous arrivons sous les arbutés  
en bordure de la route de Coude sur Aisne avec  
interdiction de se monter hors des feuillages. Cette  
rapidité dans le débouquement et la discipline  
de circulation nous vaut de passer inaperçus  
des oiseaux de nuit et de ne pas subir de  
bombardement. Il n'en sera pas de même pourtant  
Et c'est au 1/99, si mes souvenirs sont exacts  
que trois alpins seront tués dès le débouquement  
par le bombardement.

Nous gagnons les lours de l'aisne après  
avoir dépassé la Veste, nous nous installons  
face à Coude sur Aisne. et je reçois l'ordre de  
me porter <sup>dès 19h</sup> ~~les~~ dans Coude sur Aisne  
en ligne est et nous découvrons de suite des  
solides retranchements : maisons fortifiées, barricades  
arbes anti-chars etc ..... Les habitants, qui nous  
nous recommandent surtout de ne rien laisser  
derrière nous, si nous devons abandonner la place.

La chaleur est atroce, le travail intense. ~~Faut~~  
~~lâche~~. Il n'est que le besoin de stimuler les activités,  
mais plutôt d'empêcher qu'on flaque tout par terre.  
A nouveau les bruits d'air : du port de l'océan, des  
bruits sous visibles, le soir. Nous y montons :  
rien ne permet de déceler la moindre présence  
humaine dans ces murs circulaires et ces fossés  
envahis de fougères nouvelles. Mais le soir,  
je m'écroulais, vaincu de fatigue sur la table des  
poste de commandement que j'ai choisie et  
lorsque je me réveillais deux ou trois heures plus tard,  
je constatais que le guetteur à la porte du poste est  
accroupi et qu'il dort. Je prenais la garde à sa  
place.